

P

53

brochure

408

J.-B.-P. DEICHE

ANCIEN MAGISTRAT

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

Z

4

J-B-P. DEICHE

Nous sommes heureux d'annoncer la prochaine publication d'un ouvrage, intitulé RÉVOLUTIONS FRANÇAISES, depuis 1789 jusqu'à nos jours. L'auteur est M. Deiche, ancien magistrat, qui y a consacré plusieurs années. Pour connaître l'esprit de ce livre, destiné à un grand succès, il suffira de lire les deux articles suivants.

Le premier a trait à Danton, cette grande figure de la Révolution de 1789. Voici l'opinion de M. Deiche sur son compte et sur les terribles journées des 2, 3, 4, 5 et 6 septembre :

L'historien, dit-il, se trouve parfois dans une position très difficile.

Ou taire, par faiblesse, sa pensée ;

Ou s'exposer, en la signalant, à passer pour un monstre.

Écoutez notre conscience, et disons franchement tout ce que nous pensons, et de la Révolution, et des hommes qui y ont figuré.

La grande figure de cette mémorable et salutaire Révolution fut, sous la Constituante, l'incomparable Mirabeau. Pourquoi faut-il que, sans renier précisément ses principes, il ait prêté l'oreille aux propositions de la cour ? C'est là, il faut le dire avec une profonde douleur, un acte criminel qui ternit, en partie, sa gloire.

La seconde grande figure de notre glorieuse Révolution fut, sous la Convention, le fougueux Danton. D'une stature qui frappait le peuple, doué d'un organe puissant qui le dominait, lui empruntant parfois ses propres images, il fut le tribun par excellence ; donnant toujours l'exemple du plus rare courage, Danton fut l'idole de la multitude.

C'est ce qui devait nécessairement susciter l'envie de l'égoïste et orgueilleux Robespierre. Craignant pour sa popularité et pour

sa propre puissance, cet homme infâme, qui ne ressentit jamais un élan de cœur, fit décréter d'accusation Danton et plusieurs de ses amis politiques, notamment Camille Desmoulins, l'écrivain le plus abondant et le plus spirituel de son temps.

Le 12 germinal (2 avril), les malheureux prévenus furent transférés à la Conciergerie. Danton parla avec une grande énergie : « C'est à pareil jour, dit-il, que j'ai fait installer le » tribunal révolutionnaire. J'en demande pardon à Dieu et aux » hommes ; mon but était de prévenir un nouveau Septembre, » et non de déchaîner un nouveau fléau sur l'humanité. » Un seul instant il montra un léger regret d'avoir pris part à la Révolution. « Il vaudrait mieux, dit-il, être un pauvre pécheur » que de gouverner les hommes. » Ce fut le seul mot de ce genre qu'il prononça.

Danton comparut devant le tribunal révolutionnaire, et, quand on lui adressa la question d'usage sur son âge et son domicile, il répondit fièrement qu'il avait trente-quatre ans et, que bientôt son nom serait au Panthéon, et lui dans le néant.

Amené au supplice, Danton montra un calme digne de son courage. S'adressant à Camille Desmoulins qui répondait aux injures des misérables, envoyés pour outrager les condamnés : « Reste donc tranquille, et laisse là cette vile canaille. »

Arrivé au pied de l'échafaud, Danton allait embrasser Héroult-Léchelles qui lui tendait les bras ; l'exécuteur s'y opposant, il lui adressa, avec un sourire, ces expressions terribles : « Tu peux donc être plus cruel que la mort : Vas, tu n'empê- » cheras pas que, dans un moment, nos têtes s'embrassent » dans le fond du panier. »

Telle fut la fin de cet homme, dont la trempe fut inappréciable pour la Révolution. Oh ! qu'il dut cruellement souffrir dans son cœur, en songeant à la femme jeune et belle qu'il venait d'épouser et dont il était éperdument épris ? C'étaient, jusqu'à l'infini, les caresses les plus passionnées.

Que dire maintenant des fatales journées de septembre, dont Danton fut le principal instigateur ?

Examinons de bonne foi l'impasse terrible où se trouvait notre France bien aimée. Les Prussiens marchaient sur Paris, et rien ne semblait pouvoir les arrêter. Les royalistes, heureux de leurs progrès, conspiraient ouvertement ; en attendant que Dumourier repoussât si glorieusement les ennemis du dehors, il fallait en imposer à ceux du dedans. Dans un moment d'exaltation patriotique, un massacre fut organisé, et une infinité d'innocents durent en être les victimes infortunées : notre cœur en saigne ; mais nous sommes obligés de dire que, sans cette énergie, presque sauvage, notre chère France retombait plus que jamais dans la servitude.

Telle est notre pensée que nous ne craignons pas de publier ; que Dieu fasse qu'elle nous soit pardonnée par nos parents et nos amis, les seuls à l'opinion desquels nous attachions le plus grand prix. Ils savent, eux, que nous ne sommes pas, par instinct, portés au mal ; mais ils savent aussi que nous sommes profondément pénétrés de ce principe sacré : « La suprême loi est le salut du pays ; » pour l'obtenir, il faut, au besoin, s'imposer les sacrifices les plus douloureux.

Le second article, publié en 1877, est relatif au premier et au second empire ; il est ainsi conçu :

Le général Bonaparte, si grand par ses nombreuses et brillantes victoires en Italie, possédait, à 26 ans, une réunion de qualités militaires et civiles qui deviennent souvent dangereuses à la liberté. Nourrissant déjà une ambition démesurée, il devait avoir cette coupable audace d'esprit qui peut porter un capitaine illustre à ambitionner plus que la qualité de citoyen.

C'est ce qui arriva ; et nous disons avec la plus profonde douleur et avec la conviction la plus intime, que Bonaparte est l'homme qui a été le plus funeste à son pays.

C'est lui qui, sous la République, prit une part considérable dans les fautes le plus reprochées au Directoire.

C'est lui qui l'entraîna dans le système des conquêtes ;

Qui le poussa, au 18 fructidor, dans la voie des coups d'Etat ;

Qui inaugura les usurpations du pouvoir militaire sur les pouvoirs civils ;

Qui prit l'initiative de la création de ces Républiques éphémères, première cause de nos revers ;

Qui décida l'éloignement si inopportun de la plus belle de nos armées ;

C'est lui qui, en Egypte, à la tête de cette armée, y fit sans contredit des merveilles ; mais qui finit par l'abandonner, comprenant bien que son ambition ne pouvait être complètement satisfaite qu'en France.

Dès son arrivée, il se présenta à l'Assemblée : « Président, » dit-il à Gohier, les nouvelles qui nous sont parvenues en Egypte étaient tellement alarmantes, que je n'ai pas balancé à quitter mon armée pour venir partager vos périls. » — « Ils étaient grands, général, répondit Gohier ; mais nous en sommes glorieusement sortis. Vous arrivez à propos pour célébrer, avec nous, le triomphe de vos compagnons d'armes. »

La nation, composée, en partie, d'artistes et de soldats, qui joignait à une vive imagination l'ambition effrénée des jeunes démocrates, humiliée, dégoûtée de la mesquinerie des intrigues et de la médiocrité des hommes qui occupaient la scène depuis deux ans, voulait, à tout prix, un héros ; elle s'empara de celui qui se présentait à elle, lui prêta libéralement tous les mérites et toutes les vertus, sans se souvenir un seul instant de la part considérable que Bonaparte, comme nous venons de le dire, avait eue dans les fautes que l'on reprochait le plus au Directoire.

Bonaparte était trop habile pour ne pas sentir de suite toute sa puissance ; il en profita pour se faire nommer consul et,

enfin, empereur. Parvenu au comble de ses vœux, il s'appliqua à créer, au milieu de la nation française, une nation ou, pour mieux dire, une tribu nouvelle, la tribu des fonctionnaires, tribu indifférente à tout, hormis à son intérêt personnel, et n'ayant qu'une pensée, quand les gouvernements s'élèvent, celle de s'élever avec eux ; qu'une préoccupation quand ils tombent, celle de ne pas être entraînée dans leur chute. Par l'appât des places ou de l'argent, Bonaparte rassembla les hommes dans une même étable, dans une étable commune.

Grisant le peuple français de victoires, Bonaparte ne le laissa pas songer à la liberté, et exerça un vrai despotisme. Il entreprit toutes les guerres qu'il voulut ; il ne sembla préoccupé que d'une pensée, celle de faire monter ses frères sur la plupart des trônes.

C'est ainsi qu'usant de la plus insigne mauvaise foi, il fit prisonniers, à Bayonne, des membres de la famille royale d'Espagne, et déclara à cette nation une guerre qui fut, on peut le dire, le commencement de la fin.

C'est ainsi que, malgré cette guerre désastreuse qui dévorait ses meilleurs soldats, il poussa jusqu'au cœur de la Russie une armée qui, affaiblie par un hiver anticipé, périt de misère, enlevée, en grande partie, sous les neiges.

C'est ainsi qu'après avoir attiré deux invasions sur la France, il la laissa moins forte et moins grande qu'il ne l'avait reçue de la République, à laquelle il devait tant, et qu'il avait si indignement trahie.

Sans entrer dans de plus longs détails, on peut voir que nous avons eu raison de dire que Bonaparte a été l'homme le plus funeste à son pays. Expirant sur les rochers de Saint-Hélène, il laissa un nom d'un prestige merveilleux, qui devait agir longtemps sur un peuple possédé, en grande partie, d'un esprit de chauvinisme déplorable. C'est grâce à ce nom qu'on a vu régner en France le fils du roi de Hollande et de la reine Hortense. Louis-Napoléon, dont la mère disait qu'il dévorait

tous les trésors de la mer, n'eût en tous les temps qu'une pensée : celle d'occuper un jour le trône de son oncle. Il ne cessa, en conséquence, de conspirer, et il entreprit à cet effet les deux tentatives de Boulogne et de Strasbourg. Au lieu d'être, pour le bonheur de la France, impitoyablement fusillé, il fut enfermé au fort de Ham. Il parvint à s'évader. Après la Révolution de 1848, il fut nommé représentant, et ne se fit remarquer à la Chambre que par un silence absolu. Il s'agit de nommer un président de la République. Le vertueux général Cavaignac était sur les rangs, et il eut les suffrages de la majeure partie des électeurs éclairés, ainsi que ceux d'un bon nombre d'officiers ; mais les soldats et le peuple donnèrent leurs voix à Louis Napoléon. Nourri dans les intrigues, il chercha surtout à séduire l'armée, et on vit, à Satory, des revues où rien ne fut épargné pour ce résultat. Aspirant à l'Empire, qu'il avait rêvé toute sa vie, il tenta le fameux coup d'État de 1852. Des députés, des citoyens courageux prirent les armes ; et comme la résistance paraissait prendre quelque consistance, on vint en prévenir le Président, qui, seul dans son cabinet, répondit froidement : « Qu'on dise à Saint-Arnaud de faire exécuter mes ordres. » Or, on prétend qu'il ne s'agissait de rien moins que d'incendier, au besoin, Paris. Quoi qu'il en soit, les soldats, gorgés de vin et d'eau-de-vie, se ruèrent sur tout ce qu'ils rencontrèrent, et massacrèrent les passants les plus inoffensifs.

C'est ici le cas de rappeler et de flétrir la douloureuse histoire des serments et des lois violées, des députés de la France jetés dans les prisons, des généraux saisis chez eux et chassés de France, d'une foule désarmée et inoffensive mitraillée sur le boulevard des Italiens, et, enfin, des milliers de familles frappées et ruinées par la proscription de leurs chefs, à laquelle, par une profanation coupable, le gouvernement ne craignit pas d'associer la magistrature avilie, sans laisser pénétrer en même temps dans les commissions mixtes l'impartialité, la conscience et l'âme même de la justice. C'est là un crime

dont ne se laveront jamais les infâmes parquets de l'Empire.

Malgré toutes ces horreurs, la France, égarée, aveuglée, trompée, se laissa faire sans se douter qu'elle acceptait l'aventure sans le génie, et le nom sans le héros. Elle abdiqua, et le suffrage universel ratifia, hélas ! cette abdication, sous l'influence des passions les plus diverses, et de fatales illusions qui devaient être cruellement expiées.

Par la plus noire des ingratitudes, le premier soin du nouvel empereur fut de saisir et de confisquer les biens de la famille d'Orléans. Ici se joua une comédie célèbre par son jésuitisme. Des ministres, notamment MM. de Morny et Magne, paraissant désapprouver la mesure, donnèrent leur démission ; mais, quelques jours après, ils reprirent leurs portefeuilles. On prétend même que le trop fin ministre périgourdin fut, en réalité, le rédacteur du rapport lu par son cousin M. Maigne, attaché au Conseil d'Etat.

Fidèle à ses habitudes de mauvaise foi, l'empereur prononça, à Bordeaux, un discours par lequel il disait solennellement : « L'Empire, c'est la paix. » Ce qui ne l'empêcha pas de porter la guerre dans tous les pays.

Ainsi, de concert avec l'Angleterre, ils firent l'expédition de Crimée, où furent sacrifiés des hommes et des millions à l'infini. Après la prise de Sébastopol, il intervint, à Paris, un traité relatif à la Mer-Noire ; mais la Russie a réussi depuis à le faire annuler.

Puis est venue la guerre d'Italie. Toutes nos victoires n'y furent dues qu'à la bravoure des soldats. Elles affaiblirent l'Autriche, qui devait avoir bientôt à lutter contre la Prusse. Elles parvinrent, enfin, à faire constituer à nos portes une puissance redoutable, l'Italie, qui, sans unité, ne devait nous inspirer aucune crainte. Tout cela fut dû, en partie, à l'insigne habileté du trop fameux Bismark, qui, lors de sa visite à l'empereur, à Biarritz, lui promit, dit-on, les frontières du Rhin, et

qui, après avoir écrasé les Autrichiens, lui répondit : « Si vous les voulez, venez les prendre. »

Une troisième guerre des plus désastreuses eut lieu au Mexique. Nos trésors y furent engloutis, et notre armée — quoique toujours d'une bravoure à toute épreuve — fut, sur l'injonction du gouvernement des Etats-Unis, contrainte à rentrer en France.

L'empereur entreprit enfin une quatrième guerre que l'impératrice disait siennè, et qui avait pour but de consolider la dynastie. On ne se rendit aucun compte des armements formidables de la Prusse, et nous pûmes à peine mettre en ligne deux cent cinquante mille hommes. Sans plan de campagne, sans généraux habiles, nos soldats furent toujours admirables de courage ; mais ils furent partout écrasés par des forces bien supérieures. Le commandement général d'une armée avait été confié au maréchal Bazaine, si célèbre depuis son infâme trahison. Désireux avant tout d'être maître absolu, il fit en sorte que l'empereur allât rejoindre une seconde armée commandée par le maréchal de Mac-Mahon. A la suite de quelques événements militaires, Bazaine fut obligé de se retirer sous les murs de Metz. On espéra un moment lui porter secours, et le ministre de la guerre, Palikao, chargea de cette tâche difficile la seconde armée réunie à Châlons. Si, par impossible, elle eût été sous les ordres du jeune et illustre capitaine qui, sous la République, faisait si brillamment triompher nos armes en Italie, ou si tout autre général moins célèbre sans doute, mais doué d'une heureuse audace, avait été à sa tête, il aurait, au lieu de Sedan, marché sur Paris. Réuni à cette généreuse armée de la Loire qui vainquit à Coulmiers, il n'était pas impossible, ainsi que le confessent quelques écrits allemands, que la France ne fût sauvée. Cet immortel sauveur, s'adressant à la nation, se serait alors écrié : « J'ai transgressé des ordres, mais j'ai sauvé le pays ; montons au Capitole. »

30 A quoi tiennent quelquefois les destinées des empires ! Le

maréchal de Mac-Mahon, brave entre tous, ne fut pas illuminé de cet éclair de génie militaire ; incapable de cette heureuse audace qui pouvait tout sauver, il exécuta servilement les ordres du ministre de la guerre. La prudence la plus vulgaire lui faisait un devoir de marcher avec une rapidité inouïe. L'armée faisait pourtant à peine trois lieues par jour. Assaillie comme dans un entonnoir, par des ennemis innombrables, sous les murs de Sedan, elle y fut écrasée, et obligée, malgré des efforts héroïques, de se rendre prisonnière, ainsi que l'Empereur.

Disons un mot, maintenant, du jeune prince Louis. Mort au service de l'Angleterre, ce descendant de l'Empereur I^{er} n'aurait jamais dû oublier qu'après le sanglant désastre de Waterloo, Napoléon, se fiant à la générosité anglaise, se livrait noblement à ses plus mortels ennemis. Méconnaissant tout ce qu'il y avait de grand dans une telle conduite, le ministère anglais le transféra à Sainte-Hélène, sous la surveillance de l'infâme sir Hudson-Lowe. Nous voulons bien croire que la fière Angleterre dut souffrir de la conduite de l'impitoyable geôlier envers l'homme qui l'avait faite tant de fois trembler.

Quoiqu'il en soit, l'héritier du fatal empereur part, désireux de se couvrir de gloire, et d'arriver plus vite, par cette voie, au trône de son père. C'est une partie terrible qu'il va jouer ; il la perd sous les coups des Zoulous.

On a, généralement, en France, le cœur bon et sensible. On y déplore la fin tragique de ce jeune homme de vingt-trois ans, qui n'avait jamais, lui, fait aucun mal au pays.

On y plaint aussi cette mère infortunée qui, venant de perdre le plus beau trône du monde, avec l'époux qui le lui avait donné, se trouvait si cruellement frappée dans la personne de son fils, fils unique, sa seule consolation et son seul espoir. (Pensait-elle peut-être de revoir les Tuileries, qu'elle aimait tant.) Exemple terrible de la justice divine !

C'était là, il faut dire le mot, sans vouloir manquer de respect à une douleur immense, de la sensiblerie. On ne tarde pas de se souvenir que cette impératrice si fière, qui se vantait d'avoir fait sienne la guerre de 1870-1871, a causé la mort de tant de milliers de jeunes gens, eux aussi la joie et l'espoir de leurs malheureuses mères.

Disons un mot, maintenant, du jeune prince Louis. Mort au service de l'Angleterre, ce descendant de l'Empereur l'aurait jamais dû oublier qu'après le sanglant désastre de Waterloo, Napoléon se bant à la générosité anglaise, se livrait noblement à ses plus mortels ennemis. Méconnaissant tout ce qu'il y avait de grand dans une telle conduite, le ministère anglais le transféra à Sainte-Hélène, sous la surveillance de l'infâme sir Hudson-Lowe. Nous voulons bien croire que la bête Angletorte dut souffrir de la conduite de l'impitoyable géôlier envers l'homme d'un des lois trembler.

Quand il en soit l'héritier, l'homme d'un des lois trembler de se couvrir de gloire, et d'être par cette voie, au trône de son père. C'est une partie terrible qu'il va jouer; il la perd sous les coups des Nourous.

On a, généralement, en France, le cœur bon et sensible. On y déplore la fin tragique de ce jeune homme de vingt-trois ans, qui n'avait jamais, lui, fait aucun mal au pays.

On y plaint aussi cette mère infortunée qui, venant de perdre le plus beau trône du monde, avec l'époux qui le lui avait donné, se trouvait si cruellement frappée dans la personne de son fils, fils unique, sa seule consolation et son seul espoir. (Pensait-elle peut-être de revoir les Tuileries, qu'elle aimait tant.)

